

ENCYCLOPÉDIE OU DICTIONNAIRE RAISONNÉ DES SCIENCES, DES ARTS ET DES MÉTIERS

Avec 72 000 articles écrits par plus de 140 auteurs, l' *Encyclopédie* a été une oeuvre de référence pour les arts et la science, mais aussi une vraie "*machine de guerre*" au service des idées des Lumières. Son succès est considérable pour l'époque : 25 000 exemplaires sont vendus entre 1751 et 1782. A travers l'essai de classifier la connaissance humaine et de l'ouvrir à tous les lecteurs, l' *Encyclopédie* devient l' expression de l'un des plus importants développements intellectuels et sociaux de son temps.

"Le but d'une encyclopédie est de rassembler les connaissances éparses sur la surface de la terre; d'en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, et de le transmettre aux hommes qui viendront après nous; afin que les travaux des siècles passés n'aient pas été inutiles pour les siècles qui succéderont; que nos neveux devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux et plus heureux; et que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain". (Diderot)

L'ouvrage, prévu pour constituer dix volumes, atteindra, à son achèvement, 28 volumes - 17 de discours et 11 de planches - et aura demandé plus de 25 ans de travail.

Ce n'est pas un savoir paisible que celui qu'offre l'*Encyclopédie* : le caractère d'un bon dictionnaire, disait Diderot, "est de changer la façon commune de penser", et ces majestueux in-folio sont, de fait, traversés par les combats politiques, religieux, scientifiques du temps (lisons, p.e., DROIT NATUREL, INTOLÉRANCE de Diderot, COLLEGE, ELÉMENTS DES SCIENCES de d'Alembert, INOCULATION de Tronchin).

Les innovations de l'*Encyclopédie* par rapport aux autres grands Dictionnaires universels de son temps, comme celui de Trévoux, dont elle fut à la fois la critique et le dépassement, se marquent essentiellement sur quatre plans :

- Entreprise collective, elle fait appel aux savants spécialisés, donc aux savoirs vivants et non plus seulement aux compilations livresques : d'Alembert s'occupe de la partie Mathématiques; Daubenton contribue à l'Histoire naturelle, Bordeu, Tronchin, à la Médecine, Rousseau à la Musique, Dumarsais à la Grammaire générale, etc.; parmi ces "talents épars", on trouve aussi Voltaire, Turgot, Jaucourt, d'Holbach, Quesnay, tant d'autres, sans oublier les anonymes, artisans ou artistes : plus de 150 collaborateurs, issus pour la plupart de la bourgeoisie d'Ancien Régime, techniciens, praticiens, liés à l'activité productive du temps.
- Elle est un dictionnaire, certes, mais raisonné. Le "système figuré des connaissances humaines", l' "arbre encyclopédique", renouvelé de celui du Chancelier Bacon, fonde l'entendement sur les trois facultés que sont Mémoire, Raison et Imagination, aux multiples ramifications : chaque article est, en principe, accompagné de la "branche" de savoir

dont il relève, permettant ainsi d'obvier à l'arbitraire de l'ordre alphabétique par une lisibilité transversale renforcée par le système des renvois entre articles.

- Elle intègre les "arts mécaniques" dans le cercle des connaissances : la description des arts et des métiers, impulsée par Diderot, unit l'inventaire des procédés de fabrication, des inventions techniques à la divulgation des secrets d'ateliers. Loin de se limiter à un glossaire de termes techniques, elle inclut une collection sans précédent de définitions; elle témoigne, entre autres, de l'extraordinaire effort de Diderot pour penser une "langue des arts", devenant ainsi - citons Jacques Proust - "le premier homme de lettres qui ait considéré la technologie comme une partie de la littérature".

- Il offre 11 volumes de planches, relais indispensable à la description des métiers : "un coup d'oeil sur l'objet ou sur sa représentation en dit plus qu'une page de discours", souligne Diderot. Grâce aux planches, activité humaine et nature deviennent lisibles, voire limpides. Par les dessins d'abord, dus notamment à L.-J. Goussier, puis par les gravures, sont montrés, outre l'anatomie et l'histoire naturelle, les lieux, les outils, les gestes du travail, surtout de la manufacture, tous les secteurs de la technique et de la production.

Mais, au-delà de ces traits novateurs, ce qui caractérise l'*Encyclopédie* est avant tout d'avoir été un recueil critique : critique des savoirs, dans leur élaboration, leur transmission et leur représentation, critique aussi du langage et des préjugés véhiculés par l'usage, des interdits de pensée, de l'autorité surtout, et du dogme. Et de cette oeuvre, à laquelle sceptiques, huguenots, athées, voire pieux abbés ont collaboré, jaillit une véritable polyphonie. "Tentative d'un siècle philosophe", légué à la lointaine postérité, l'ouvrage le plus surveillé et censuré de son temps atteste, au-delà des inévitables erreurs, prudenances ou contradictions qu'on y peut rencontrer, de ce que furent les Lumières : l'appétit de savoir, la liberté de penser, le goût d'inventer et la nécessité de douter. Et il émane de ces austères colonnes une impatience allègre, aux antipodes tant de la dérision désabusée que des maussades unions du savoir et du sérieux.

La descendance de l'*Encyclopédie* fut si riche qu'on n'évoquera que sa postérité immédiate : outre un Supplément et une Table, publiés par le libraire Panckoucke à partir de 1776, signalons les éditions de Genève, de Toscane, la refonte protestante d'Yverdon, l'*Encyclopédie méthodique* de Panckoucke, et, au XIXe siècle, ces monuments que sont la *Description de l'Egypte*, sous l'Empire, ou, plus tard, le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse.

L'*Encyclopédie* aujourd'hui, à l'heure des premières tentatives de numérisation de l'ouvrage, nous apparaît étrangement contemporaine : il y a 250 ans en effet qu'elle propose ce que nous appelons un parcours interactif, grâce au jeu incessant des renvois, dont nos liens hypertextes sont l'avatar électronique. Contemporaine, dans sa volonté de questionner et de décroquer les savoirs. Contemporaine, voire en avance même sur notre temps, par sa capacité à rendre, en une langue limpide, le savoir accessible à ceux qui le cherchent, par son projet didactique auquel seul le souci du "genre humain" et de son avenir donne sens et contenu.

Marie. Leca-Tsiomis

(Texte paru dans *Célébrations nationales 2001, Ministère de la Culture, 2001*)

Loup

Loup, *le*, (*Chasse*) est le plus robuste des animaux carnassiers, dans les climats doux de l'Europe: il a sur - tout beaucoup de force dans les parties antérieures du corps: il est pourvû d'haleine, de vitesse, & d'un fonds de vigueur qui le rend presqu'infatigable. Avec ces avantages, la nature lui a encore donné des sens très - déliés. Il voit, il entend finement; mais son nez principalement est l'organe d'un sentiment exquis. C'est le nez qui apprend à cet animal, à de très - grandes distances, où il doit chercher sa proie, & qui l'instruit des dangers qu'il peut rencontrer sur sa route. Ces dons de la nature joints au besoin de se nourrir de chair, paroissent destiner le *loup* singulièrement à la rapine: en effet, c'est le seul moyen qu'il ait de se nourrir. Nous l'appellons *cruel*, parce que ses besoins sont souvent en concurrence avec les nôtres. Il attaque les troupeaux que l'homme reserve pour sa nourriture, & les bêtes fauves qu'il destine à ses plaisirs. Aussi lui faisons - nous une guerre déclarée; mais cette guerre même qui fait périr un grand nombre d'individus de cette espece vorace, sert à étendre l'instinct de ceux qui restent: elle multiplie leurs moyens, met en exercice la défiance qui leur est naturelle, & fait germer en eux des précautions & des ruses qui sans cela leur seroient inconnues.

Avec une grande vigueur jointe à une grande sagacité, le *loup* fourniroit facilement à ses besoins, si l'homme n'y mettoit pas mille obstacles; mais il est contraint de passer tout le jour retiré dans les bois pour se dérober à la vûe de son ennemi: il y dort d'un sommeil inquiet & léger, & il ne commence à vivre qu'au moment où l'homme revenu de ses travaux, laisse régner le silence dans les campagnes. Alors il se met en quête; & marchant toujours le nez au vent, il est averti de fort loin du lieu où il doit trouver sa proie: dans les pays où les bois sont peuplés de bêtes fauves, la chasse lui procure aisément de quoi vivre. Un *loup* seul abat les plus gros cerfs. Lorsqu'il est rassasié, il enterre ce qui lui reste, pour le retrouver au besoin; mais il ne revient jamais à ces restes que quand la chasse a été malheureuse. Lorsque les bêtes fauves manquent, le *loup* attaque les troupeaux, cherche dans les campagnes quelque cheval ou quelque âne égaré: il est très - friand sur - tout de la chair de l'ânon.

Si les précautions des bergers & la vigilance des chiens mettent les troupeaux hors d'insulte; devenu hardi par nécessité, il s'approche des habitans, cherche à pénétrer dans les basse cours, enleve les volailles, & dévore les chiens qui n'ont pas la force ou l'habitude de se défendre contre lui. Lorsque la disette rend sa faim plus pressante, il attaque les enfans, les femmes; & même après s'y être accoûtumé par degré, il se rend redoutable aux hommes faits. Malgré ces excès, cet animal vorace est souvent exposé à mourir de faim. Lorsqu'il est trahi par ses talens pour la rapine, il est contraint d'avalier de la glaise, de la terre, afin, comme l'a remarqué M. de Buffon, de lester son estomac & de donner à cette membrane importante l'étendue & la contension nécessaires, pour que le ressort ne manque pas à toute la machine.

Il doit à ce secours l'avantage d'exister peut - être quelques jours encore; & il lui doit la vie, lorsque pendant ce tems le hazard lui offre une meilleure nourriture qui le répare.

Les *loups* restent en famille tant qu'ils sont jeunes, parce qu'ils ont besoin d'être ensemble pour s'aider réciproquement à vivre. Lorsque vers l'âge de dix - huit mois ils ont acquis de la force & qu'ils la sentent, ils se séparent jusqu'à ce que l'amour mette en société un mâle & une femelle: parmi celles - ci, les vieilles entrent en chaleur les premières. Elles sont d'abord suivies par plusieurs mâles, que la jalousie fait combattre entr'eux cruellement: quelques uns y périssent; mais bien tôt le plus vigoureux écarte les rivaux; & l'union étant une fois décidée,

elle subsiste. Les deux *loups* que l'amour a joints, chassent ensemble, ne se quittent point, ou ne se séparent que de convention, & pour se rendre mutuellement la chasse plus facile. Voyez [Instinct](#). Le tems de la chaleur n'est pas long; mais la société n'en subsiste pas moins pendant les trois mois & demi que dure la gestation de la femelle, & même beaucoup au - delà. On prétend que la *louve* se dérobe au mâle pour mettre bas ses petits. Mais il est certain que très - souvent le pere chasse encore avec elle après ce tems, & qu'il apporte avec elle à manger aux louvetaux.

La vigueur & la finesse de sens dont les *loups* sont doués, leur donnant beaucoup de facilité pour attaquer à force ouverte ou surprendre leur proie, ils ne sont pas communément forcés à beaucoup d'industrie: il n'est pas nécessaire que leur mémoire, quant à cet objet, soit chargée d'un grand nombre de faits, ni qu'ils en tirent des inductions bien compliquées. Mais si le pays, quoiqu'abondant en gibier, est assiégé de pieges; le vieux *loup* instruit par l'expérience, est forcé à des craintes qui balancent son appétit: il marche toujours entre le double écueil ou de donner dans l'embuche ou de mourir de faim. Son instinct acquiert alors de l'étendue; sa marche est precautionnée; tous ses sens excités par un intérêt aussi vif veillent à sa garde, & il est très - difficile de surprendre sa défiance.

On a pour chasser le *loup* des équipages de chiens courans, composés comme ceux avec lesquels on chasse les bêtes fauves. Voyez [Vénerie](#). Mais il est nécessaire que les chiens d'un équipage du *loup* soient plus vîtes; c'est pourquoi on les tire ordinairement d'Angleterre. Il faut aussi que les chevaux aient plus de vigueur & de fonds d'haleine; parce qu'il est impossible de placer sûrement les relais pour la chasse du *loup*. Quoique ces animaux aient comme les autres, des refuites qui leur sont familières, leur défiance naturelle & la finesse de leur odorat y mettent beaucoup plus d'incertitude: ils en changent, dès qu'il se présente quelqu'obstacle sur leur route. D'ailleurs le *loup* va toujours en avant, & il ne fait gueres de retours à moins que quelque blessure ne l'ait assoibli.

La raison des retours qui sont familiers à la plupart des bêtes fauves qu'on chasse, est pour les uns la foiblesse, & pour d'autres la crainte de s'égarer dans des lieux inconnus. Les cerfs nés dans un pays, ne s'écartent guere quand ils sont chassés de l'enceinte des trois ou quatre lieues qu'ils connoissent. Mais lorsque dans le tems du rut, l'effervescence amoureuse & la disette de femelles les a forcés de quitter le lieu de leur naissance, pour chercher au loin la jouissance & le plaisir; s'ils sont attaqués, on les voit aussi - tôt prendre leur parti & refuir sans retour dans les bois d'où ils étoient venus. Or, le *loup* connoît toujours une grande étendue de pays; souvent il parcourt vingt lieues dans une seule nuit. Né vagabond & inquiet, il n'est retenu que par l'abondance de gibier; & cet attrait est aisément détruit par le bruit des chiens & la nécessité de se dérober à leur poursuite.

On va en quête avec le limier pour détourner le *loup* aussi bien que pour le cerf, mais il faut beaucoup plus de précautions pour s'assurer du premier. On peut approcher assez pres du cerf sans le faire lever de la reposée, mais le moindre bruit fait partir [p. 702] le *loup* du liteau. Ainsi quand on l'a rebuché, il faut prendre les devans de très loin pour s'assurer s'il n'est pas passé plus avant. On est forcé souvent de faire ainsi plusieurs lieues à la suite d'un *loup*. Souvent encore, d'enceinte en enceinte, on arrive au bord d'une plaine où l'on trouve qu'il s'est déchaussé, c'est - à - dire qu'il a pissé & gratté comme fait le chien: alors il est sûr qu'il a pris son parti de percer en avant, & il est inutile de le suivre.

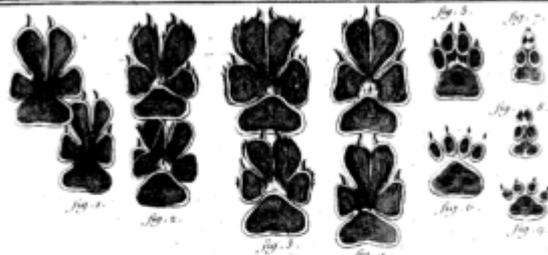
Il seroit très - rare de forcer les *loups* avec des chiens courans, parce qu'il est peu de chiens qui puissent jouter de vigueur contre ces animaux. Ainsi quand on chasse, des gens à cheval cherchent à gagner les devans pour tuer, ou du moins blesser le *loup* à coups de fusils. On l'attend aussi dans les plaines qu'on suppose qu'il doit traverser, & on l'y fait attaquer par des levriers & des mâtins qu'on tient en laisse pour cet usage. Les levriers atteignent assez promptement le *loup*: pendant qu'ils l'amuse, les mâtins plus lourds ont le tems d'arriver. Alors le combat devient inégal & sanglant; & pendant que le *loup* est occupé à se défendre, on le tue assez facilement à coups d'épées.

La chasse du *loup* est en général vive & piquante, par le desir que les chasseurs ont de tuer l'animal, par la rapidité du train & la singularité des refuites. Mais elle a cet inconvénient, qu'on n'est jamais sûr de trouver l'occasion de chasser. Le moindre bruit fait vider l'enceinte aux *loups* les mieux détournés: & les buissons creux sont très - ordinaires à cette chasse. Dans les provinces où les seigneurs n'ont pas d'équipages, on s'assemble pour tuer les *loups* en battue. Les paysans rangés & serrés passent dans les bois en faisant beaucoup de bruit, & les chasseurs se postent pour attendre & tuer les bêtes effrayées: mais ordinairement il en échappe beaucoup; outre que souvent les battues sont mal faites, & les postes mal gardés, ces animaux défiants éventent de loin les embuscades, & retournent sur les batteurs malgré le bruit.

Toutes ces chasses d'appareil n'ont pas un grand succès pour la destruction des *loups*. Le plus sûr moyen d'y parvenir, c'est d'être assidu à leur tendre des pièges, à multiplier les dangers sous leurs pas, & à les attirer par des apâts convenables. Le meilleur piège, lorsqu'on sait en faire usage, est celui qui est connu dans beaucoup d'endroits sous le nom de *traquenard*. Avant de le tendre, on commence par traîner un cheval ou quelque autre animal mort dans une plaine que les *loups* ont coutume de traverser; on le laisse dans un gueret; on passe le râteau sur la terre des environs pour juger mieux les pas de l'animal, & d'ailleurs le familiariser avec la terre égalée qui doit couvrir le piège. Pendant quelques nuits le *loup* rode autour de cet apât, sans oser en approcher. Il s'enhardit enfin: il faut le laisser s'y assurer plusieurs fois. Alors on rend plusieurs pièges autour, & on les couvre de trois pouces de terre pour en dérober la connoissance au défiant animal. Le remuement de la terre que cela occasionne, ou peut - être des particules odorantes de l'homme qui y restent, réveillent toute l'inquiétude du *loup*, & il ne faut pas esperer de le prendre les premières nuits. Mais enfin l'habitude lui fait perdre la défiance, & lui donne une sécurité qui le trahit. Il est un apât d'un autre genre, qui attire bien plus puissamment les *loups*, & dont les gens du métier font communément un mystère. Il faut tâcher de se procurer la matrice d'une *louve* en pleine chaleur. On la fait sécher dans le four, & on la garde dans un lieu sec. On place ensuite à plusieurs endroits, soit dans le bois, soit dans la plaine une pierre, autour de laquelle on répand du sable. On frotte la semelle de ses souliers avec cette matrice, & on en frotte bien sur - tout les différentes pierres qu'on a placées. L'odeur s'y conserve pendant plusieurs jours, & les *loups* mâles & femelles l'éventent de très - loin: elle les attire & les occupe fortement. Lorsqu'ils se sont accoutumés à venir gratter à quelque une des pierres, on y tend le piège, & rarement sans succès lorsqu'il est bien tendu & bien couvert.

Quelque défiant que soit le *loup*, on le prend avec assez de facilité par - tout où les pièges ne lui sont pas connus. Mais lorsqu'il est instruit par l'expérience, il met en défaut tout l'art des loutiers. Cet animal naturellement grossier, parce qu'il est fort, acquiert alors un degré supérieur d'intelligence, & il apprend à se servir de tous les avantages que lui donne la finesse de ses sens: il devient nécessaire de connoître toutes les ruses de l'animal, & de varier à l'infini

celles qu'on leur oppose. Cet assemblage d'observations & de connoissances forme une science dont la perfection, comme celle de toutes les autres, passe les bornes de l'esprit humain. Voyez [Piège](#). Il est certain que sans tous ces moyens de destruction, la multiplication des *loups* deviendrait funeste à l'espece humaine. Les *louves* sont ordinairement en état de porter à dix huit mois: elles font quelquefois jusqu'à huit ou neuf petits, & jamais moins de trois. Elles les défendent avec fureur lorsqu'ils sont attaqués, & s'exposent aux plus grands périls pour les les nourrir.



Ton pour le Rayonché

Quand le Ceyf sort du bois

Ton pour le Retraite pressé

Ton pour le Malade

Ton pour le Retraite marqué *Ton p^r le Retraite en Fanfare*

Fanfare

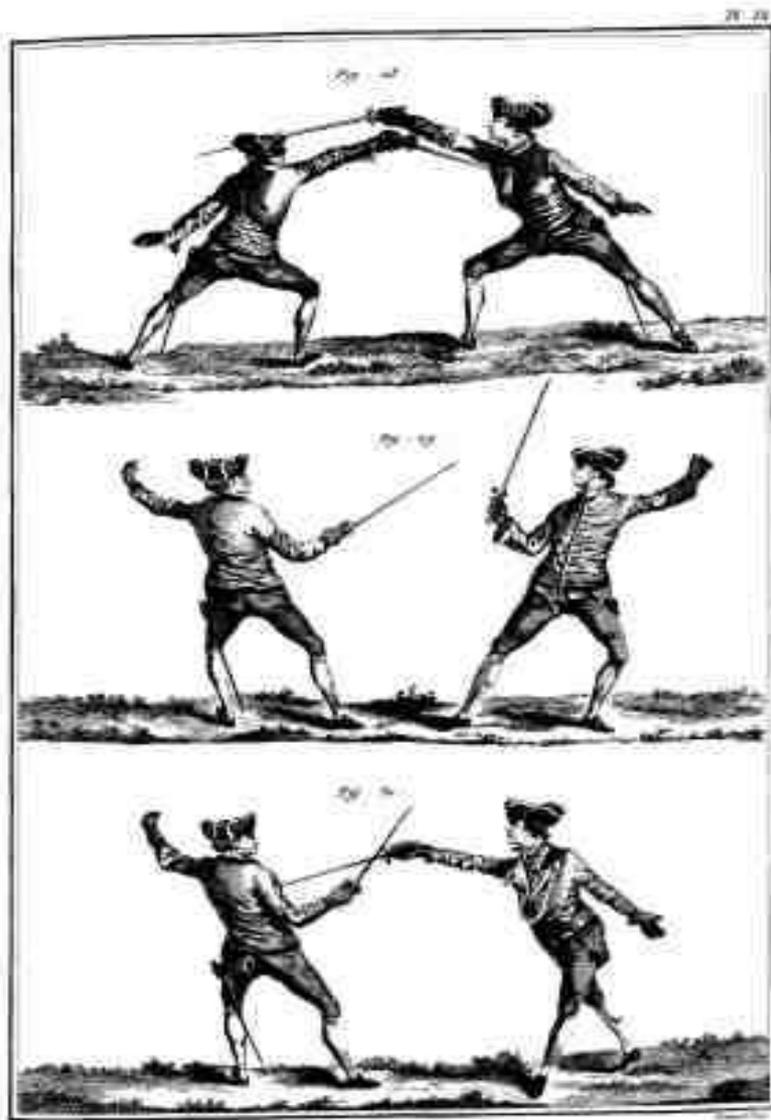
Chasse, Venerie, Chasse du Loup.



Verblantier



*Chaudronnier
Grossier*



Escrime.



Graure en Pierre fine.

